

niveaux d'acceptation et degrés d'étrangeté

LDLN, N° 381, AVRIL 2006

Joël Mesnard

Examinons, si vous le voulez bien, deux questions assez banales en apparence, mais qui créent une situation délicate.

1°) Qui sont les personnes abonnées à *Lumières dans la Nuit* ?

2°) Par quels moyens peut-on tenter de faire progresser l'ufologie ?

Ce sont deux questions faciles ; passons sans tarder aux réponses.

1°) Les abonnés à LDLN sont, dans leur immense majorité, des personnes convaincues (pour la plupart, depuis longtemps) que les ovnis posent un problème extrêmement sérieux. Les preuves de la réalité du phénomène, quelles qu'elles soient, ne les passionnent guère, et on peut le comprendre : dans ce domaine, leur conviction est acquise. Ils cherchent plutôt à en savoir davantage, à saisir ce que peuvent être vraiment les rencontres rapprochées et toutes ces choses-là, bref, à approfondir leur connaissance d'une réalité... dont la caractéristique essentielle est, précisément, de se dérober indéfiniment.

2°) Pour sortir l'ufologie de ce que nous ressentons tous (depuis plus de 25 ans) comme une impasse, deux possibilités s'offrent à nous :

a) sonner, un beau matin, à la porte de l'Académie des Sciences, en expliquant que dans le camion garé devant la porte se trouve une soucoupe volante récupérée par nos soins, ou encore un de ses occupants, en assez bon état (mort ou vif, peu importe, le succès est garanti dans les deux cas).

b) tenter de faire mieux connaître les données que nous avons accumulées depuis un bon demi-siècle, mettre l'accent sur les indices les plus probants, essayer de faire comprendre le signal qui s'en dégage. Pour des raisons qui m'échappent, ces données n'intéressent pas grand monde. Elles suscitent la plupart du temps des sourires amusés, et chez les intellos, un mépris absolu (1).

La stratégie "a" me paraît infiniment plus performante que la b. Hélas, il reste à mettre la main sur les preuves matérielles, et chacun sait depuis combien de décennies elles se font désirer. Tout ce que le phénomène consent à nous fournir, hormis les témoignages, ce sont quelques photos-surprises (que

des petits futés expliqueront toujours par des "prototypes secrets" ou des vols de canards sauvages). Quant aux crop circles, les mêmes petits malins se feront un plaisir d'expliquer qu'il est facile d'en réaliser avec un simple rouleau de jardinier. C'est faux dans la plupart des cas, mais peu importe : ça amuse les gens, qui ne chercheront jamais à en savoir plus.

➔ En l'absence de toute preuve matérielle, il reste donc à appliquer laborieusement le plan b, en se disant que d'ici quelques siècles, il portera peut-être ses fruits...

Appliquer le plan b, c'est exposer des indices forts (Los Angeles 25-26 février 1942, vague de 1946, vague de 54, Trans-en-Provence, 5 novembre 90, observations par des équipages d'avions, confirmées si possible par des radars, etc...). Nous savons depuis longtemps que cette stratégie didactique, raisonnable, ne produit des résultats qu'au compte-gouttes : l'absence de reconnaissance officielle, de preuves matérielles reconnues, et surtout l'attitude des médias, feront toujours naître la méfiance dans les esprits: les gens se diront que cette histoire de Los Angeles, par exemple, c'est bien beau, mais qu'ils n'iront jamais eux-mêmes sur place pour vérifier, dans les archives du *Los Angeles Times* ou ailleurs, si l'information est bien exacte. Ils auront toujours tendance à penser que « si c'était vrai, ça se saurait ». En outre, avec l'énoncé de toutes ces évidences (que les "sceptiques" refuseront éternellement de prendre en considération !), les abonnés à LDLN ont un peu tendance à s'ennuyer : tout cela, ils le savent depuis belle lurette ; une preuve de plus, en fin de compte, ne leur apprend pas grand chose...

Ils liront avec beaucoup plus d'intérêt des affaires d'abductions, de crashes avec récupération d'épaves par "les militaires", ou des récits de contactés. Mais ces sujets-là paraîtront totalement invraisemblables aux éventuels lecteurs n'ayant aucune connaissance préalable du sujet, et à qui il faudrait avant tout exposer Los Angeles, la vague de

1 : Pour qui en douterait encore, voir par exemple les numéros de *Libération*, du *Monde* et du *Nouvel observateur* qui ont rendu compte (si on peut appeler ça ainsi !) des rencontres ufologiques organisées mi-octobre 2005 à Châlons-en-Champagne. Voir également les émissions diffusées sur la 5^{ème} chaîne, plusieurs dimanche après-midi de suite, en janvier et février 2006.

46, celle de 54, etc... Les explications les plus triviales étant toujours les plus séduisantes, les débutants en ufologie penseront que les abductions, les crashes d'ovnis, toutes ces histoires à dormir debout, ne sont que des inventions concoctées « pour vendre du papier ». Il n'y en a pas un sur mille qui ira vérifier les informations aux sources, afin de se faire sa propre opinion.

Conclusion de tout ceci : il faudrait faire deux revues : une pour les fidèles lecteurs de LDLN, qui désirent par-dessus tout se renseigner sur les aspects les plus obscurs du problème, et une autre pour... les nouveaux venus, qui ignorent le b-a-ba de notre sujet, mais consentent à se pencher sur la question, à condition qu'on ne la leur présente pas sous son jour le plus fantastique : ils ont avant tout besoin de connaître les cas les plus probants. Le reste ne peut que les conduire à l'idée que « décidément, tout cela n'est pas très sérieux... ».

En l'état actuel des choses, cette idée de deux revues distinctes et complémentaires me paraît irréalisable, pour diverses raisons. Il nous faut donc, faute de mieux, persévérer dans la voie actuelle, tout en sachant qu'elle ne peut répondre aux attentes de tous les lecteurs : leurs aspirations sont, sur bien des points, trop contradictoires.

J'avais abordé cette problématique il y a seize ans déjà (2) ; j'envisageais alors la possibilité de concentrer dans un numéro sur trois les témoignages les plus difficiles à admettre, espérant que les autres numéros pourraient faire venir de nouveaux lecteurs à l'ufologie. Cette intention n'a pas été suivie d'effets, principalement pour des raisons pratiques.

Aujourd'hui, dans ce numéro 381, le problème se pose avec une acuité toute particulière, puisque Georges Metz nous expose une affaire suprêmement étrange, au moins aussi extraordinaire que celle de "la lettre", publiée dans notre numéro 375. Les deux histoires présentent d'ailleurs quelques points communs, que chacun remarquera. Ces témoignages, qu'aucun commencement de preuve ne vient corroborer, n'amèneront certainement aucun "sceptique" à réviser sa position. Peut-être même seront-elles exploitées par nos détricteurs, tant elles paraissent invraisemblables. Fallait-il faire le silence sur ces deux affaires, précisément parce qu'elles paraissent trop incroyables ? Peut-être, mais ce n'est pas si évident, après tout : avons-nous la moindre preuve que tout cela ne soit pas vrai ? Un témoignage, en ufologie, est-il à laisser de côté, sous prétexte que son contenu semble trop fantastique ? Je n'en suis pas si sûr. Ce qui paraît inconcevable à certains, peut en intéresser d'autres. Et bien malin qui peut dire, dans notre domaine, ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas. La vérité, toute simple, est qu'à quelques exceptions près (Los Angeles, Trans-en-Provence, etc...), nous ne savons pas, nous ne pouvons pas, faire la part du vrai et du faux. C'est précisément une caractéristique du

problème ovni. L'absence de preuves absolues entraîne la nécessité de douter, sans cesse, de presque tout. Là est la difficulté de l'ufologie : on travaille sur des informations dont la valeur, la plupart du temps, est incertaine. Faudrait-il, pour cette seule raison, tout envoyer promener ? A mon avis, non. Je crois qu'il est plus raisonnable d'aborder de front le problème, tout en sachant que les données sûres ne représentent qu'une petite fraction de l'ensemble.

Si nous ne tombons pas dans une foi aveugle et irrationnelle, si nous faisons preuve, autant que possible, de rigueur et de discernement, je ne vois pas quel inconvénient il peut y avoir (hormis l'inconfort de la situation) à étudier sereinement les témoignages sur les ovnis.

Si nous laissons toute sa part au doute (une part qui est nécessairement très grande), nous finirons bien par faire mieux comprendre et accepter cette recherche. C'est une voie difficile, mais qui répond à une nécessité, puisque les observations continuent à s'accumuler. D'ailleurs, quand bien même l'affaire des ovnis se limiterait à une poignée d'observations faites il y a un demi-siècle, et même si tout se réduisait au seul cas de Los Angeles, à celui de Tananarive (3) ou à tout autre de la même qualité, il y aurait, me semble-t-il, matière à enquête et à réflexion.

les niveaux d'acceptation

Vous trouverez donc dans le présent numéro une histoire sans véritable équivalent dans la littérature ufologique française, et qui a peu de chances de passer inaperçue : celle d'un homme qui prétend, actuellement, avoir passé, de son plein gré, presque toute l'année 1969 aux mains de créatures venues d'ailleurs !

Rien, absolument rien, ne nous permet de savoir si cette affirmation est exacte ou non. J'invite les lecteurs à ne surtout pas chercher à deviner la réponse. Nous ne sommes pas face à une devinette. Acceptons l'incertitude, puisqu'il n'y a pas moyen, pour le moment, de faire mieux. Allons même jusqu'à nous interdire d'estimer si « ça a des chances d'être vrai » ou non. Quand on n'a pas les éléments qui permettraient de juger, il faut s'en abstenir. Mieux vaut considérer l'information avec intérêt, bien sûr, mais aussi avec un total recul. A mon avis, chercher à se faire à tout prix une opinion pour ou contre serait le meilleur moyen de tomber dans l'erreur, avec une probabilité de 50%. Le doute absolu (on peut vivre avec !) me paraît infiniment préférable.

Cela dit, je ne me fais guère d'illusions : les gens qui liront cette histoire se feront pour la plupart leur opinion, par exemple en se fondant sur tel ou tel

2 : LDLN 302, p. 3
3 : LDLN 328 et 330

détail, qu'ils jugeront crédible ou non. Beaucoup estimeront avoir trouvé la réponse, mais les avis resteront partagés. On aboutira, en somme, à une multitude de convictions, dont rien ne se dégagera.

En effet, chacun de nous, face à un récit invraisemblable, a son propre seuil de tolérance, selon qu'il a plus ou moins « les idées larges », et selon qu'il fait plus ou moins preuve d'esprit critique.

Les plus fanatiques parmi les prétendus "sceptiques" rejettent par principe tout ce qui n'est ni reconnu, ni rapidement intégrable par la science. Ils n'accorderont évidemment aucun intérêt au récit que nous présente Georges Metz dans ce numéro (si ce n'est pour en tirer argument contre l'ufologie), mais ils n'en accordent pas davantage à Los Angeles, à Tananarive, à l'affaire du Mirage IV (4), ni à aucun cas de cette sorte. Leur horizon se limite aux ballons-sondes, au gaz des marais, et à la supposée mythomanie de ceux qui ne partagent pas leur certitude.

A l'autre extrémité du spectre, les personnes crédules sont prêtes à tout gober sans distinction ni discussion, pourvu que ça soit « formidable » et que ça n'oblige pas à réfléchir.

Entre ces deux extrêmes, il existe toute une gamme d'attitudes intermédiaires. On pourrait schématiser cela par une échelle des degrés d'acceptation, avec à une extrémité le refus systématique, à l'autre l'acceptation tout aussi systématique et irraisonnée, et divers degrés intermédiaires.

Les histoires de « superabductions » (abductions de longue durée, acceptées ou même délibérément choisies, dans les deux seuls cas que nous connaissons bien (5)) constituent l'une des formes les plus incroyables du phénomène ovni. Je ne vois pourtant aucune raison décisive de les écarter du tableau général. Souvenons nous qu'il y a quarante ans, quand a été divulguée l'aventure de Betty et Barney Hill, les "simples" affaires d'abduction paraissaient inconcevables. Les cas de crashes d'ovnis, ou les témoignages concernant des apparitions de MIB, ont ensuite été accueillis avec autant de suspicion, avant de se multiplier, et d'être finalement mieux acceptés.

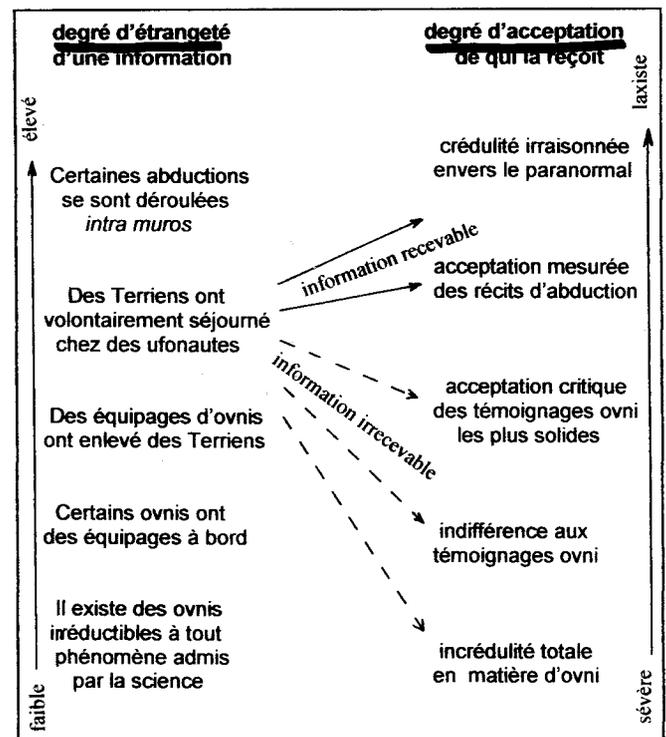
d'autres niveaux, à la source de l'information

De même que chacun de nous a son propre seuil de tolérance, face à des récits insolites, on peut distinguer divers degrés d'étrangeté dans les informations elles-mêmes : un ovni d'aspect manufacturé, vu au sol et qui redécollé, pourra à juste titre être considéré comme plus étrange que le simple passage dans le ciel d'une boule de feu. Une abduction est plus étrange qu'une vulgaire RR3. Les implants étudiés par le Dr Leir peuvent, de même, paraître plus extraordinaires que les traces au sol, et ainsi de suite.

Cette notion n'est d'ailleurs pas nouvelle : on parlait, il y a trente ans, d'« indice d'étrangeté », et certains catalogues d'observations faisaient intervenir cet indice (relativement subjectif), en même temps

qu'un indice de crédibilité lié au nombre de témoins, à leur « qualité », et au fait que leur témoignage soit corroboré ou non par des traces physiques.

On peut ainsi mettre en parallèle l'indice (ou niveau, ou degré) d'étrangeté d'une observation et le seuil d'acceptation/rejet de toute personne confrontée à un témoignage ovni. Exemple :



Ces divers niveaux, d'étrangeté des récits et de... largeur de vue chez ceux qui les reçoivent, expliquent pour une bonne part les phénomènes d'incompréhension auxquels nous nous heurtons fréquemment. Ainsi, lorsqu'un journaliste français, qui ne connaît rigoureusement rien au problème ovni, traite par le mépris un éminent chercheur américain travaillant sur les abductions, ou encore les abductés eux-mêmes, c'est à la foi parce que sa conception du monde est regrettamment figée, et parce que le phénomène est effectivement difficile à admettre.

Il suffit, au fond, de se documenter, pour étendre le champ de ce qu'on parvient à concevoir. Encore faut-il ne pas l'élargir inconsidérément. Tout est question de mesure et de discernement. Et comme, en ufologie, la notion de vraisemblance n'est pas la même pour tous, la communication est parfois difficile. En laissant une large part au doute, en évitant les prises de position trop affirmées, on doit pouvoir y remédier. □

4 : LDLN 330

5 : A ces deux cas, il faut probablement ajouter celui de l'instituteur, signalé par Rose C. (Roselyne Colle) dans son livre Rencontre avec les Extraterrestres (Le Rocher, 1979, puis Club France-Loisirs).